

La Semaine Religieuse

DE
Québec

VOL. XXI

Québec, 8 mai 1909

No 39

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —
Calendrier, 609. — Les Quarante-Heures de la semaine, 609. — Nécrologe, 610. — Echo de la Béatification de Jeanne d'Arc, 610. — Nécrologie, 611. — Chronique diocésaine, 612. — Oraison funèbre de feu M. l'abbé Audet, 614. — Est-il permis à un prêtre de célébrer la messe sans servent? 620. — Bilan géographique de l'année 1908, 621. — Bibliographie, 623.

Calendrier

— o —

9 DIM.	b	IV après Pâques. S. Grégoire de Nazianze, évêque, confesseur et docteur. <i>Kyr.</i> des dbles. Vép. à cap. du suiv., mém. du préc. <i>O Doctor</i> , du dim. et des SS. MM.
10 Lundi	b	S. Antonin, évêque et confesseur.
11 Mardi	b	S. François de Hiéronymo, confesseur.
12 Merc.	tr	SS. Nérée, Achillée, Ste Domitille et Pancrace, martyrs.
13 Jeudi	b	S. Athanase, évêque, confesseur et docteur. (2)
14 Vend.	tr	S. Boniface, martyr.
15 Samd.	b	S. Jean-Baptiste de la Salle, confesseur (4).

Les Quarante-Heures de la semaine (1)

— o —
9 mai, Hôtel-Dieu de Québec. — 11, Saint-Nérée. — 13, Sainte-Hénédine. — 14, Beauport.

(1) C'est par distraction que, pour le 2 mai, nous avons indiqué dans le dernier numéro « Saint-Joseph de la Délivrance », au lieu du « Couvent de Saint-Damien ».

Nécrologe

— o —

Evêché de Chicoutimi, 30 avril 1909.

M. l'abbé Odilon Bergeron, décédé hier soir à Saint-Prime, à l'âge de 31 ans et six mois, était membre de la « Société d'uncemesse » (section diocésaine).

F.-X.-EUG. FRENETTE, ptre,
Secrétaire.

— ❖ —

Echo de la Béatification de Jeanne d'Arc

— o —

On écrit de Rome, à la date du 20 avril :

Toute ma vie je m'applaudirai d'avoir assisté à la béatification de Jeanne d'Arc.

Les journaux vous en auront parlé, mais il fallait y être... ! Ah ! les Français, pour une démonstration !!

... Je voudrais avoir vu ici tous ceux qui désespèrent de notre mère patrie. L'écho des fêtes de Lourdes n'est pas encore éteint, que celles de Jeanne d'Arc soulèvent à nouveau l'enthousiasme français et ravivent la foi de la grande nation lui rappelant l'amour et l'aide que Dieu a toujours portés à sa Fille aînée de l'Eglise, et qu'elle ne peut être vraiment grande et prospère qu'en demeurant chrétienne.

E.

— ❖ —

Les récentes béatifications

— o —

Nous croyons que notre pays a eu rarement l'occasion de prendre intérêt à des événements de béatification, autant que lors des deux récentes béatifications qui ont eu lieu à Saint-Pierre du Vatican : celle de la B. Jeanne d'Arc, le 18 avril, et celle du B. Eudes, le 25 avril.

Les deux nouveaux Bienheureux, en effet, appartiennent à l'ancienne France, qui fut la nôtre ; ils sont donc aux Canadiens-Français comme ils sont aux Français.

L'histoire de la B. Jeanne d'Arc nous a toujours été parti-

culièrement chère ; sa mémoire et sa gloire nous ont toujours paru faire partie du patrimoine national que nous tenons de nos aïeux de France. Il n'est pas un de nous qui n'ait ardemment souhaité de voir un jour la glorieuse et sainte héroïne monter sur les autels, et qui n'éprouve aujourd'hui une véritable joie de ce que ses vœux les plus chers se trouvent réalisés.

Quant au B. Père Eudes, il n'est bien connu chez nous que depuis un certain nombre d'années, depuis l'époque où ses fils sont venus s'établir dans nos diocèses, et travailler avec nous à l'éducation et au ministère paroissial. Les Révérends Pères Eudistes, presque tous originaires des provinces de France d'où sont venus nos ancêtres, se sont trouvés ici comme en pays de connaissance, pendant que leur zèle, leur dévouement et leur belle formation religieuse les ont bientôt rendus populaires parmi le clergé et le peuple. Cela fait que nous partageons aisément le grand bonheur qu'ils ont de voir leur Fondateur recevoir l'honneur de la béatification. Le B. Eudes ne tardera donc pas à être aussi chez nous l'objet d'une grande dévotion. A un autre point de vue, nous ne saurions oublier les relations que le Bienheureux a entretenues avec plusieurs des premiers personnages de notre histoire, à commencer par le Vén. de Laval lui-même.

Et voilà que nous avons au ciel deux nouveaux protecteurs, à qui s'adresseront nos ferventes prières, et qui s'intéresseront de façon particulière à la France d'abord, et ensuite à la Nouvelle-France. Français et Canadiens-Français, prions souvent, et avec confiance, la B. Jeanne d'Arc et le B. Jean Eudes.

Nécrologie

M. L'ABBÉ L.-S. RHEULT

Le 2 mai est décédé, à Trois-Rivières, le Très Révérend M. L.-Sév. Rheault, vicaire général et prévôt du Chapitre, à l'âge de 72 ans.

M. Rheault était vicaire général du diocèse de Trois-Rivières depuis 1893.

Il était malade depuis plusieurs années, et avait pris sa retraite au monastère des Ursulines de Trois-Rivières.

Ses funérailles ont eu lieu mercredi. Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, accompagné par M. l'abbé J. Laberge, assistant-secrétaire de l'Archevêché, a tenu à y assister, et a présidé l'absoute.

FEU M. L'ABBÉ J.-O. BERGERON (1)

Un télégramme reçu ce matin de Chicoutimi nous annonce la mort de M. l'abbé J.-O. Bergeron, prêtre. Le défunt était malade et en repos à Saint-Prime, comté du Lac-Saint-Jean, depuis 1906, et c'est là qu'il vient de mourir à l'âge de 31 ans et six mois. Ses funérailles auront lieu lundi matin, le 3 mai, à Saint-Prime.

M. l'abbé J.-Odilon Bergeron est né à Saint-Apollinaire, comté de Lotbinière, le 25 octobre 1877, du mariage de M. Odilon Bergeron, cultivateur, et de Marie Cloutier.

Il fit ses études à Chicoutimi, et fut ordonné prêtre à Saint-Jérôme-de-Métabetchouan, Lac-Saint-Jean, par S. G. Mgr Labrecque, le 25 mai 1906.

Chronique diocésaine

— o —

— Par décision de S. G. Monseigneur l'Archevêque, ont été nommés :

M. l'abbé J. Guillot, vicaire à l'Ancienne-Lorette ;

M. l'abbé Ov. Larochelle, vicaire à Saint-Zacharie (Beauce).

— Dimanche dernier, dans l'église des Grondines, S. G. Mgr l'Archevêque a conféré l'ordre de la prêtrise à MM. les abbés Jos. Paquet, *du diocèse de Québec*, et J.-S. Benoit, *du diocèse de Prince-Albert*.

Cette ordination, la première qui se faisait dans la paroisse des Grondines, a donné lieu à une belle solennité, très bien organisée par le curé, M. l'abbé J. Ballantyne. A la grand'messe pontificale, Monseigneur l'Archevêque était assisté par MM. les abbés C.-N. Gariépy, comme archiprêtre, J.-H. Cinq-Mars et Alb. Lemay, comme diacres d'honneur, Alb. Godbout et N.-J. Proulx, comme diacre et sous-diacre d'office.

(1) *L'Action sociale*, 30 avril.

M. l'abbé C.-N. Gariépy, directeur du Grand Séminaire, a prononcé le sermon de circonstance.

— S. G. Mgr l'Auxiliaire a présidé, dimanche matin, une belle fête religieuse à Jacques-Cartier. Cent cinquante jeunes gens ont été reçus, en cette occasion, membres de la Ligue du Sacré-Cœur. Sa Grandeur, ancien curé de la paroisse, a célébré la messe, et adressé une allocution aux membres de cette Ligue. C'est à la chapelle de l'École des Frères qu'a eu lieu cette pieuse cérémonie. Tous les dimanches matin les Ligueurs ont une messe spéciale en cette chapelle.

— Mgr M. Bolduc, Prélat de la Maison de Sa Sainteté, et ancien curé de Cacouna, a quitté Rimouski, où il avait pris sa retraite depuis quelques années, pour venir résider à Québec. Son domicile est au N° 23, côte du Palais, Haute-Ville.

— Jeudi de la semaine dernière, les élèves rhétoriciens du Petit Séminaire ont donné, dans la salle des Promotions de l'Université, une soirée dramatique de genre très classique : ils ont représenté le *Bourgeois gentilhomme*, et avec beaucoup de perfection dans l'ensemble. Le programme musical était bien choisi et fut très bien exécuté.

Le but de cette soirée était de solenniser à la fois la fête de Mgr le Supérieur du Séminaire et celle du Vén. Mgr de Laval.

— Le 30 avril, fête de sainte Catherine de Sienne, avait lieu, chez les Dominicaines de l'Enfant-Jésus, une cérémonie de vêtue et de profession religieuse qui fut présidée par S. G. Mgr L.-N. Bégin. Il était assisté du T. R. P. H. Hage, vicaire général et prieur du Couvent de Saint-Dominique de Québec, et de M. l'abbé L.-E. Nadeau, du Séminaire.

Le R. P. L. DeVictor, S. J., a prononcé le sermon de circonstance.

Ont revêtu le saint habit :

Mlles Tharsile Langelier, de Saint-Hyacinthe, en religion, Sœur Marie-Hyacinthe ; Hélène Dansereau, de Saint-Hyacinthe, en religion, Sœur Osanna de-Jésus.

Ont fait profession des vœux temporaires :

Mlles Thelcide Paquet, de Québec, en religion, Sœur Imelda-de-l'Eucharistie ; Octavie Lahaie, de Saint-Zéphirin-de-Courval, comté d'Yamaska, en religion, Sœur Marguerite-de-Jésus.

A fait profession des vœux perpétuels :

Mlle Rosanna Roy, de Saint-Etienne-de-Beaumont, en religion, Sœur Colombe-de-Jésus.

Ont renouvelé leurs vœux temporaires :

Mlles Aubéline Lemay, de Saint-Edouard de Lotbinière, en religion, Sœur Antonin-de-Jésus; Marie-Anna Leclerc, de Saint-Jean-Port-Joli, en religion, Sœur Marie-de-l'Assomption; Mathilda Auger, de Sainte-Emmélie de Lotbinière, en religion, Sœur Raymond-de-Pennafort.

Assistaient à la cérémonie: le R. P. E.-H. Vanier, C. S. C., et ses scolastiques; le R. P. J.-M. Archambault, Dominicain du Couvent de Saint-Hyacinthe, MM. les abbés Ph. Fillion, J.-A. Godbout et Cyr. Gagnon, prêtres du Séminaire; M. l'abbé J. Laberge, prêtre de l'Archevêché; M. l'abbé A. Lefebvre, vicaire de Saint-Pierre-Les-Becquets, parent d'une des Sœurs élues, ainsi que plusieurs parents et amis.

Oraison funèbre

LE FEU M. L'ABBÉ J.-F.-OCT. AUDET

*prononcée par Mgr O.-E. Mathieu, P. A., le 27 avril 1909
dans la chapelle du Couvent de Jésus-Marie, Sillery*

— o —

Monseigneur (1), mes frères,

Il y a déjà un quart de siècle, c'était le jour de la Toussaint, celui dont nous entourons la tombe avec respect, était venu rendre visite aux prêtres de ce séminaire de Québec dans lequel il avait passé une grande partie de sa vie et qu'il a toujours aimé d'un cœur perpétuellement rajeuni. Après le dîner, il me pria de vouloir bien aller avec lui visiter la maison dont il avait la direction et de dire aux religieuses et aux élèves du couvent quelques mots sur la fête du jour.

Je me rendis à cette demande. Pour engager celles qui composaient mon auditoire à suivre les exemples des saints, j'essayai de leur donner une idée juste de la sainteté et de ce qu'il faut faire pour y arriver.

Pour cela, leur disais-je, il ne nous est pas nécessaire de

(1) S. G. Mgr P.-E. Roy, évêque d'Eleuthéropolis et auxiliaire de Québec.

quitter nos parents, de fuir notre place natale, d'aller nous enfoncer dans les bois pour y vivre de feuilles et de racines. Il nous suffit de rester au poste où la Providence nous a placés, et là de lutter avec courage contre les difficultés que nous rencontrons, de jouer aussi parfaitement que possible le rôle qui nous est assigné ; il nous suffit de remplir notre devoir, ce devoir qui nous suit partout et qui varie avec les vocations. Chaque vocation a les siens comme chaque fleur a son parfum, chaque fruit sa saveur, chaque feuille sa nuance.

Saint Joseph était un pauvre charpentier ; saint Pierre était un pêcheur ignorant ; saint Louis de Gonzague était un jeune écolier ; saint Vincent de Paul était un simple prêtre ; saint Isidore était un laboureur à gage ; saint Benoit Labre était un mendiant ; le saint curé d'Ars était un curé de campagne. Et tous ces hommes, bâtis de chair et d'os comme nous, en proie aux mêmes tentations, exposés aux mêmes occasions, tourmentés par les mêmes passions que nous, étaient des saints.

J'aurais pu alors donner à celles qui m'écoutaient un autre modèle, ajouter un autre exemple. J'aurais pu leur dire : « Regardez donc, à quelques pas de vous, dans ce sanctuaire ; voyez là, modestement assis, celui aux pieds duquel vous allez si souvent et sans crainte répandre vos aveux les plus intimes ; celui que vous voyez chaque matin gravir avec émotion les degrés de l'autel et y immoler Jésus-Christ qu'il dépose en tremblant sur vos lèvres purifiées ; regardez celui qui est votre conseiller, votre consolateur, votre père, regardez-le, c'est un saint. »

Et en parlant ainsi, j'aurais exprimé la pensée de celles qui m'écoutaient.

On m'a prié de vous dire ce matin quelques mots de ce saint prêtre. L'obéissance, le sentiment de la reconnaissance, celui d'une respectueuse et sincère affection, m'ont fait un devoir de me rendre à cette invitation. Je le sens, je serai bien au-dessous de ce que mérite cette pure et féconde existence et de ce qu'attendent vos cœurs émus. Mais vous me le pardonnez, et vous vous consolerez en songeant que bientôt vous lirez, avec autant de fruit que de plaisir, l'histoire qui se publiera d'une vie si pleine de mérites.

Quelle a été l'idée maîtresse de cette vie sacerdotale que nous devons admirer ?

Cette idée a été celle de Dieu que l'homme doit aimer par-dessus tout, même au prix des plus grands sacrifices.

Elle lui est venue dès son enfance ; car il reçut du ciel cette grande grâce de naître au sein d'une famille foncièrement chrétienne, d'avoir des parents qui lui donnèrent la connaissance et l'amour de Dieu, dès qu'il fut capable de connaître et d'aimer.

Cette idée devint plus claire et plus précise, cet amour devint plus tendre et plus éclairé, durant les années qu'il passa comme écolier au petit séminaire de Québec, sous la direction de prêtres qui veillaient avec une sollicitude scrupuleuse sur le cher troupeau confié à leurs soins, afin d'en écarter le moindre danger de contagion, qui voulaient que leur maison d'étude fut avant tout l'école de l'innocence, cette fleur céleste dont le pur éclat répand autour de l'enfance comme une auréole d'angélique beauté et dont les suaves parfums consolent ceux qui arrosent de leurs sueurs ces tendres plantes.

Aussi, à la fin de ses études, l'esprit éclairé du jeune Audet pouvait comprendre toute la grandeur du sacerdoce, tout ce qu'il y a de consolant dans une vie qui se passe à étudier la vérité et à propager son règne dans le monde ; à diriger les âmes, à les fortifier, les élever, les ramener à leurs devoirs et les sauver ; à sentir tous les matins la toute-puissance de Dieu tomber entre ses mains débiles et tressaillir à ce contact divin.

C'est donc avec plaisir que, le 28 août 1852, il se coucha sur le pavé du sanctuaire de notre vieille basilique de Québec, les lèvres dans la poussière, les yeux en pleurs, le cœur dans l'extase, pour faire généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie. Et pendant plus de cinquante ans, que de grâces, en récompense de cette donation, Jésus a versées sur lui et par lui ! Pendant plus de cinquante ans, chaque jour il a dit la sainte messe, il a prêché l'Évangile, sa main s'est levée pour absoudre les pécheurs, le monde n'a été rien pour lui, il a été l'homme de Dieu et des âmes, il a conversé avec Dieu dans la plus intime amitié et il a oublié ses affaires pour traiter les siennes.

Et tous ceux qui l'ont vu remplir ces sublimes fonctions du

prêtre étaient portés à répéter ce que le Centurion disait du Divin Maître : « Cet homme-là, c'est l'homme de Dieu ». Sa vie a toujours été la confirmation de cette parole de madame Swetchine : « La logique du christianisme est si merveilleuse qu'elle transforme en héros quiconque l'admet pour lui-même, dans l'intégrité de ses conséquences. »

Il voulut donner les dix-huit premières années de sa vie sacerdotale à l'œuvre du Séminaire, et il montra ainsi son amour du sacrifice.

La vie d'un prêtre de collège n'est certes pas la plus agréable au point de vue humain. Elle suppose un dévouement absolu, intégral ; un amour traduit en actes, manifesté à chaque instant par les services, les exhortations, les reproches au besoin, et complété au-dedans par la sollicitude, la vigilance, le désir du bien, la crainte du mal en ceux qu'on élève et qu'on dirige ; elle suppose en un mot le don de soi-même, de son esprit, de son cœur, de tout ce que l'on a, de tout ce que l'on est. Et tout cela pour des enfants qui sort à l'âge où on trouve plaisir à recevoir et où l'on ne connaît pas encore la jouissance de donner.

C'est comme directeur des écoliers que nous l'avons surtout connu. Il était ferme en tout et bon pour tous ; austère pour lui-même, il était indulgent pour autrui. Il se considérait comme un fermier du Christ, et ne portait intérêt qu'à la moisson qu'il était chargé de récolter et d'enjaveler pour son Maître ; il se regardait comme le père de ses élèves ; c'était une paternité dans la bonté sans doute, mais aussi dans l'autorité ; c'était une tendresse, il est vrai, mais c'était une tendresse armée qui savait défendre les enfants d'eux-mêmes contre eux-mêmes.

Ces enfants avaient des défauts, c'eût été les haïr que de ne pas les signaler ; ils commettaient des fautes, il les reprenait non avec colère mais avec fermeté, avec rudesse parfois, mais c'était une rudesse d'amour. N'y a-t-il pas plus de vraie charité à repousser rudement loin du précipice un homme près d'y tomber qu'à le saluer poliment quand il a passé ? N'y a-t-il pas plus d'amour chez un père à passer le fer sur la plaie envenimée de son enfant qu'à le caresser et à le laisser mourir ? Il

pouvait parfois nous paraître rude ; nous étions portés parfois à nous en plaindre, mais nous aurions dû nous rappeler la parole de saint François de Sales : « Plus la lime est rude, plus elle polit le fer ; plus le chardon est-poignant, plus il blanchit le drap. »

Nous nous sommes plaint peut-être autrefois de son amour de la règle. Mais l'âge a mûri nos conseils et nous a montré la vie sous son véritable point de vue. Nous savons maintenant qu'il est des rigueurs qui sont de vraies bontés et les marques les plus sincères d'une profonde affection, qu'il est des sévérités miséricordieuses dont l'énergique action sauve l'avenir d'un jeune homme.

Un jour, il était venu me faire visite dans la chambre du directeur du Séminaire ; il me parlait du temps où il l'avait habitée, et comme je lui faisais remarquer que l'œuvre de la formation des enfants était une charge bien lourde pour celui qui en comprenait toute l'importance, il me rappela, pour m'encourager, cette parole de l'Écriture Sainte : « Ces enfants sont les temples de Dieu. »

Quelle consolation et quelle force cette pensée peut donner à un directeur de collège ! A cette lumière, il voit Dieu rayonner dans ses élèves ; il l'entend lui dire : « Va, fais-moi grandir dans ces jeunes âmes ». Et alors, le directeur peut dire à ses élèves : Ce n'est pas vous que j'aime principalement dans vous, « ce n'est pas l'humain, c'est le divin ; ce n'est pas le cadre, c'est l'image ; ce n'est pas le temple, c'est l'hôte, c'est Dieu dont la figure éternelle m'apparaît à travers le cristal de vos âmes. »

Après avoir rempli durant près de vingt ans, au Séminaire, les charges importantes de professeur de philosophie, de directeur du petit séminaire, de directeur du grand séminaire et de directeur du pensionnat de l'Université, il fut nommé aumônier de cette maison.

Personne n'était mieux préparé que lui à prendre la conduite de religieuses, de créatures qui, après avoir foulé aux pieds ce qui sourit le plus à la nature humaine, sont prises de la folie de la croix et n'ont soif que de souffrances ; personne ne pouvait conduire avec plus de prudence sur les sommets de

la perfection ces anges de la terre qui, comme les anges du ciel, trouvent leur bonheur à chanter et à bénir Dieu.

Son archevêque le savait, et c'est pour cela qu'il lui confiait cette charge d'autant plus importante et difficile que la maison était aux premiers jours de son existence, et qu'il s'agissait de lui donner une impulsion qui lui permettrait de faire tout le bien qu'on était en droit d'attendre d'elle.

Ce qu'il a fait ici, je n'entreprendrai pas de vous le dire, vous le savez mieux que moi. Vous vous souvenez de son recueillement et de sa religion profonde, vous qui l'avez vu à la prière, à l'autel, à son office, à son chapelet, à sa visite quotidienne au Saint Sacrement. C'est là qu'il se remplissait de la divinité pour la déverser à chaque heure sur vos âmes. On peut résumer toute la vie qu'il a menée ici, en disant que sa tendresse le faisait votre père, que sa charité le faisait votre frère, que son humilité le faisait votre serviteur.

Et vous avez eu assez d'esprit pour le comprendre, assez de cœur pour vous le rappeler. Les soins délicats dont vous l'avez entouré depuis que son intelligence s'est affaiblie et que ses forces l'ont abandonné, prouvent que la reconnaissance, cette mémoire du cœur, cette âme qui se souvient, cet *animus memor* dont parle Cicéron, est une chose qui n'est pas inconnue dans le beau monastère de Sillery. Vous avez montré que vous méritiez les sacrifices qu'il s'est imposés pour vous et que vous n'en perdrez jamais le souvenir.

On a dit que « le vrai tombeau des morts est le cœur des vivants. » Cette parole ne se réalisera pas pour l'abbé Audet. Ce que vous avez fait pour lui déjà prouve qu'au contraire votre cœur sera le tabernacle du souvenir et de la prière.

Et il n'en peut être autrement ; car tout, dans cette maison qu'il a vu surgir et grandir, vous rappellera ce bienfaiteur si insigne, cet ami si dévoué, ce père si aimant.

Un architecte de génie, celui qui a conçu et réalisé le plan de l'église de Saint-Paul à Londres, voulut être enterré sous les voûtes du temple qu'il avait bâti. Mais vous ne trouverez pas son mausolée au milieu de tous ceux qui peuplent l'enceinte de l'église : une simple dalle recouvre ses restes et on y lit ces paroles : « *Si monumentum requiris, circumspice.* » Son tombeau, son monument, si vous le cherchez, lèvez les

yeux autour de vous ; il est partout ici ; c'est cet édifice même qu'il a construit.

Vous ne viendrez donc jamais dans cette chapelle, qu'il a édiée sans vous souvenir de lui et sans prier pour lui. Il restera toujours entre lui et vous le lien qui rattachait le prophète Samuel à ses enfants, le lien de la prière que, comme lui, vous regarderiez comme un crime de briser : « *Absit à me hoc peccatum ut cessem orare pro vobis.* » Vous prierez pour votre ancien aumônier ; vous vous agenouillerez souvent sur sa tombe ; vous viendrez vous rappeler les vertus qu'il vous a prêchées et qu'il a lui-même si bien pratiquées ; vous viendrez y chercher les leçons du présent et les espérances de l'avenir.

Et nous, ses confrères, ses amis, nous aussi, nous priérons pour lui ; et lui, de son côté, nous aidera à obtenir la grâce d'être comme lui de saints prêtres, n'ayant qu'un but : le salut des âmes, qu'une espérance : le ciel où nous attendra celui que le bon Dieu vient d'enlever à notre admiration et à notre affection.

—♦♦♦—

Est-il permis à un prêtre de célébrer la messe sans servant ?

— o —

De la *Semaine religieuse de Fréjus* (13 mars) :

Le droit canon interdit formellement et *sub gravi*, de l'aveu de tous les auteurs, de célébrer la messe sans servant. (*Decretales Gregorii IX, L. I. T. XVII, C. 6.*)

On excepte cependant :

1. La nécessité de célébrer pour permettre au peuple de satisfaire au précepte d'entendre la messe, un jour d'obligation.
2. Le cas où, à l'improviste, le servant abandonne le prêtre une fois la messe commencée et ne revient pas.
3. Certains auteurs admettent avec saint Alphonse qu'un prêtre, soumis au précepte d'entendre la messe et n'ayant pas de servant, *pourrait célébrer seul*.
4. On admet encore le cas où un prêtre devrait célébrer pour administrer le viatique à un moribond. (*Cf. Craisson, n° 3683 ; S. Lig. 391-392 ; Lemk. II-244 ; Bulot, II-415 ; Genicot, II. 249 ; Haine, III ; Marc, II, 1635, etc.*)

— Il est donc interdit, *sub gravi*, de célébrer absolument seul par simple motif de dévotion.

Il est interdit de même, semble-t-il ressortir de ce qui précède, de célébrer par simple motif de dévotion, devant une ou plusieurs personnes absolument incapables de servir à l'autel et de répondre.

S'il peut avoir un servant, mais qui ne sache pas répondre. toute cause raisonnable peut autoriser le prêtre à célébrer en suppléant lui-même aux réponses omises.

Il est formellement interdit et *sub gravi* à toute femme de servir à l'autel, de s'en approcher durant les cérémonies, et même de siéger dans le chœur (*Decretales, L. III. T. II. C. I.*)

Toutefois, en l'absence d'un servant, et pour une cause raisonnable — voire même une simple cause de dévotion, disent certains auteurs, à défaut de décision officielle — une femme placée hors du chœur pourrait répondre au prêtre, à condition que celui-ci se servît lui-même à l'autel. (*Décret authent. S. R. S. n° 4 015 ad 6 — et les auteurs de morale.*)

Bilan géographique de l'année 1908

PAR LE F. ALEXIS-M. G.

— o —
ASIE

(*Suite.*)

MONGOLIE. — Cet immense pays, d'où sont sortis les fondateurs d'empires, Tamerlan et Gengis-Khan, est aujourd'hui très peu peuplé et épuisé. Toutefois, les Mongols sont restés patriotes. Aussi furent-ils mécontents de ce que le gouvernement impérial avait distribué des terres aux émigrants chinois dans le pays des Ortos, au nord de la Grande Muraille. Ils se révoltèrent, et il ne fallut rien moins qu'une armée chinoise et l'intervention des missionnaires belges (de Scheut) pour les obliger à se soumettre.

CHINE. — Le 14 novembre 1908, mourait l'empereur Kouang-Siou et, quelques jours plus tard, sa tante l'impératrice douairière *Tsou-Hsi*, qui fut pendant plus de 45 ans la véritable souveraine de l'Empire chinois. Née en 1835 de parents obscurs, elle devint en 1860 épouse de seconde classe de l'empereur Hsien-Feng. Devenue régente, pendant la minorité

de son fils, elle voulut gouverner seule en écartant ou faisant mourir tous les hauts personnages qui s'opposaient à ses desseins.

De fait, l'impératrice Tsou-Hsi, qu'on a appelée la Catherine II chinoise, montra les qualités d'un homme d'Etat, dont les procédés, sinon toujours honnêtes, furent du moins habiles pendant les règnes des trois empereurs Hsien-Feng, Toungh-Tchih et Kouang-Siou. En 1900, éclatait avec sa connivence plus ou moins avouée, l'insurrection des Boxers, qui nécessita l'intervention armée des puissances européennes. Elle dut un instant quitter Péking et se retirer au sud-ouest, à Si-ngan, province du Chen-si, d'où elle revint dans la capitale en 1902, avec des intentions réformistes. De fait, en 1906, elle lançait un décret annonçant l'établissement d'une Constitution dans le délai de huit ans.

Après le décès des deux Souverains, le grand Conseil de l'Empire proclama *régent*, selon les usages, le prince Tchoun, frère du défunt, et empereur le fils même du régent, Pou-Y, âgé de deux ans.

Le corps diplomatique tout entier, ayant reconnu les faits accomplis, a été reçu au palais pour rendre les derniers honneurs aux souverains trépassés et acclamer le nouvel empereur.

Le TIBET, rendu à la souveraineté de la Chine l'an dernier par l'Angleterre, victorieuse à Lhassa deux ans auparavant, et reconnu neutre même par la Russie, n'en est pas moins l'objet de convoitises diplomatiques de la part de la Russie, de l'Allemagne et des Etats-Unis.

Un explorateur géographe, plus désintéressé, est le Suédois Sven Hedin, qui vient d'accomplir un nouveau voyage dans l'ouest du Tibet, à partir de Lhassa et de Tchigatze. Il a découvert une chaîne de montagnes gigantesques qui traverse, parallèlement aux monts Himalaya, tout le Tibet du sud. Il découvrit également plusieurs lacs très étendus, dont les noms mêmes étaient inconnus, notamment, aux sources du Sudledj et du Tsambo, le lac *Manasarovar*, lequel est sacré pour les Hindous et aussi pour les Lamas, qui le considèrent comme le lieu le plus saint, « le pays des dieux » : un bain pris dans ce lac prémunit contre le péché, délivre des tourments du purga-

toire, conduit au ciel après la mort, guérit ici-bas de toutes les maladies et assure même contre les brigands ! . . .

(A suivre.)

Bibliographie

— LA VIERGE MARIE DANS L'EVANGILE, par Y. D'ISNÉ. In-32, 0 fr. 50 *franco*. — P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6°).

De hautes et savantes approbations nous disent, dès les premières pages, les qualités de cet ouvrage, son but et son utilité. « Il excite dans les âmes une dévotion plus filiale et plus pratique à la Mère de Dieu . . . Une doctrine très sûre y soutient une piété très éclairée et très simple ! Voilà un *Mois de Marie* idéal.

« Ce qui frappe dans ce petit livre, observe l'éminent évêque de Montpellier, Mgr de Cabrières, c'est la simplicité, c'est aussi l'élégance distinguée du style. Ces deux qualités ne sont contradictoires qu'en apparence; et d'ailleurs leur union était nécessaire dès lors qu'il s'agissait de louer, d'invoquer, d'honorer la Très Sainte Vierge, c'est-à-dire l'âme la plus humble, la plus modeste, mais aussi la plus pure et la plus noble ».

« Si les malheurs multipliés de sa famille avaient mis la Fille de David au rang des pauvres, cette pauvreté n'avait rien enlevé à son intelligence de sa sublimité et de sa profondeur, pas plus qu'elle n'avait refroidi les saintes ardeurs de son amour pour Dieu et pour le prochain ».

« Nous pouvons donc dire avec confiance, à celui « qui bataille si fort et si ferme pour la bonne cause de la foi et du patriotisme » : Votre œuvre nouvelle est digne des précédentes, on y respire l'air des sommets où vous vivez, et vous nous apportez de ces hauteurs des gerbes de lumière, des enseignements et des encouragements qui aideront à former en nous une sincère et solide *mentalité évangélique*, une ferveur d'apostolat que rien ne fait reculer, que rien n'ébranle, que rien n'effraie . . .

Ce petit livre pénétré d'émotion, de vie, de foi communicative et agissante, sera pour le lecteur un guide et un ami, un

éclaireur qui mène aux généreuses vertus, par les sentiers de l'humilité et de l'oubli de soi.

— L'ÉVANGILE DU SACRÉ CŒUR, par M. le chanoine VAUDON, supérieur du grand séminaire de La Rochelle. Un beau volume in-12, 3 fr. 50. (*Librairie V^o Ch. Poussielgue, rue Cassette, 15, Paris.*)

Nous mettons en vente une édition nouvelle de l'*Évangile du Sacré Cœur*. Lorsque parut la première édition, un maître dans l'art de parler et d'écrire, le R. P. Longhaye, de la Compagnie de Jésus, en rendit compte dans l'*Univers*. Après une analyse fidèle de l'ouvrage, le docte écrivain ajoutait :

« Le tout est fort instructif sans être didactique, plein, substantiel, animé d'une piété nette et sérieuse, nourri de la fleur des Écritures, riche d'emprunts faits aux meilleurs maîtres, à Bossuet surtout ; écrit enfin dans une langue très colorée, très chaleureuse, presque lyrique, où le poète complète le théologien, ce qui, en soi, est excellent. »

Et le R. P. Longhaye terminait, comme il suit, son étude :

« Il faut louer hautement l'évangéliste du Sacré Cœur de n'avoir ni sacrifié au sentimentalisme vague, ni cherché les aperçus nouveaux et hardis. Énoncer avec une netteté populaire la doctrine commune et solide, c'est la marque non seulement du vrai zèle, mais encore du vrai talent, et, quand même nous n'aurions pas à compter avec l'ignorance contemporaine, ce serait, à coup sûr, le meilleur moyen d'être neuf. On le sera toujours, on sera beau, on sera utile, toutes les fois que l'on fera bien connaître Jésus-Christ, le grand inconnu ; toutes les fois que l'on prêchera le Sacré Cœur d'une manière sensée, exacte, pratique et haute par le fait même. Autant d'éloges acquis de plein droit à M. le chanoine Vaudon. »

♦♦♦♦♦
Avis

de l'Assurance mutuelle des Fabriques

et de l'Assurance mutuelle des Evêchés et des maisons d'Éducation et de Charité.

— 0 —

Le 16 mai courant, les Fabriques assurées auront dû payer la répartition du 15 janvier dernier.

Les Maisons d'Éducation et autres qui n'ont pas rempli leur devoir voudront bien se rappeler que leur contribution est due depuis le 20 mars.

Et comme le trésorier de Québec n'a rien en caisse, il espère ne pas être obligé d'adresser des comptes.

H. T.